

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 16

Artikel: Une estampe japonaise
Autor: E. B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une Estampe Japonaise



La famille impériale

Voici une curieuse estampe populaire japonaise, qui nous a été communiquée par M. le commandant de Pimodan, aujourd'hui attaché d'état-major au 1^{er} corps d'armée à Lille.

Le commandant de Pimodan [appartenait, il y a quelques

années, à la légation de France au Japon, en qualité d'attaché militaire. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages très curieux sur l'Extrême-Orient.

L'estampe que nous reproduisons, et qui date déjà de 1898.

est une estampe en couleurs, sorte d'image d'Epinal plutôt, une chromolithographie où éclate une véritable fanfare de rouges, de verts, de jaunes et de bleus. Les Japonais en ornent leurs intérieurs. Elle représente la famille impériale et nous ne croyons pas qu'un groupe aussi complet ait jamais été publié dans un journal ou une revue.

L'empereur Mutsuhito est vêtu de l'uniforme de général qu'il aime à porter, — de cet uniforme que les Japonais ne voyaient point jadis — car il était interdit de regarder le maître face à face — mais qu'ils peuvent aujourd'hui contempler à l'aise, quand le mikado passe à travers les rues de sa capitale, dans son carrosse à huit places. Par exemple, le nom du mikado n'est presque jamais prononcé et la majorité de la nation l'ignore même probablement. Au Japon, l'empereur est simplement l'Empereur et non une personne définie dont l'individualité nous est connue comme celle d'Edouard VII ou de Nicolas II ou de l'empereur Guillaume.

Quant à l'impératrice Haru-Kô, ou Haruko (prononcez : Harouko), épousée par Mutsuhito en 1868, elle appartient à la maison Itchidjo, l'une des cinq grandes familles princières parmi lesquelles ont toujours été choisies les impératrices du Japon. Haruko veut dire, en japonais, Printemps. L'indiscret Almanach de Gotha nous révèle qu'elle est née en 1840, mais par un privilège rare dans un pays où les femmes vieillissent vite, elle a conservé, après la cinquantaine, le charme et la grâce de la jeunesse.

Toujours vêtue suivant les modes d'Occident, Haruko porte avec élégance des toilettes somptueuses, parfois pourtant un peu lourdes, et qui engoncent sa petite taille dans leurs soies trop épaisses.

Le prince impérial, Yoskibito Ihinno Harouhno, ou plus simplement Harou — le prince Printemps — est né le 31 août 1879, il a été déclaré majeur en 1898. Son enfance fut délicate et chétive ; on assure même qu'il est phthisique.

Harou n'est que le fils adoptif de l'impératrice. Haruko n'a jamais eu d'enfants ; elle n'est pas davantage la mère des quatre princesses du groupe. Et le joli, le gracieux geste maternel que lui attribue l'estampe populaire est artificiel !

E. B.



Je ne sais pas lire !

La bonne femme, active à servir la pratique,
Derrière un vasistas, ouvert sur le trottoir,
Se démenait, cherchait des sous dans son tiroir,
Et vendait, d'une humeur absolument égale,
Papier conservateur ou feuille radicale.

- Mère Denis, le *Gaulois*.
- Le *Figaro*.
- La *Liberté*.
- Le *Temps*, le *Petit Journal*.

Voici, mamzelle Martine, voilà, madame, merci, monsieur.

Et sans hésiter, sans se tromper, la vieille marchande puisait dans chaque tas, plus ou moins épais, selon le degré de popularité de la feuille, dans la bonne ville de Denain, où, depuis quinze ans, elle était titulaire de l'unique kiosque, en face de la gare, à l'instar de la capitale.

Son gendre, prote d'imprimerie, avait péri dans un accident de chemin de fer, l'influence combinée de la Presse et de la Compagnie lui avait fait octroyer ce modeste privilège qui devait lui permettre de vivre et d'élever son petit-fils orphelin.

Seulement, le jour où on la tira de son village pour procéder à son installation, on s'avisa, un peu tard, que mère Denis ignorait l'*abc* du métier, c'est le cas de dire :

Elle ne savait pas lire !

— Bon ! n'vous tourmentiez point pour ça, mes bons messieurs, dit-elle avec sa placidité de paysanne, je tenais ben les comptes de défunt mon homme qu'était mait'macon, je m'en tirerai tout de même. D'abord, mon tiot fieu sait lire, lui, il a eu tous les prix à son école ; il me met-

tra au courant et après je m'débrouillirai ben toute seule. N'ayez-crainte...

Tout était paperassé, signé, paraphé ! on n'obtiendrait peut-être pas une seconde fois pareille munificence et l'on dit :

— Essayons.

Les résultats confirmèrent l'optimisme de la bonne femme, au bout d'une semaine elle connaissait toute « sa marchandise » sur le bout du doigt, au propre et au figuré, d'après la disposition du titre, le grain du papier, un tas de menus détails classés et catalogués dans sa cervelle fruste ; et il était bien inutile de chercher à l'embrouiller.

— Nenni da ! c'est bien ce que vous me demandez, répondait-elle aux mauvais plaisants, vous avez bien voté compte de menteries.

Mère Denis n'avait qu'une médiocre estime pour le métier dont elle vivait. Au contraire de nombre d'ignorants pour qui l'imprimé est parole d'évangile, il lui inspirait une défiance de *Peaux Rouges* et elle eût volontiers arboré là-dessus les théories de *Bas-de-Cuir* si elle eût connu le héros de Cooper :

« Les « Blancs » ont des usages qu'un honnête homme ne saurait approuver : tels que d'écrire dans les livres ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu, au lieu de le raconter dans leurs villages où les assertions des menteurs seraient aisément confondues ».

Son petit-fils n'était pas de cet avis.

C'était un gamin de Paris, à l'esprit éveillé comme la mine, qui s'ennuyait fort et regrettait la capitale comme l'aïeule son hameau. Sa seule distraction était la lecture ; aussi, tout en aidant la grand'mère, dévorait-il son étalage comme un gourmand lâché dans une pâtisserie : journaux politiques, journaux de mode, feuilles conservatrices, feuilles radicales, articles de fond, nouvelles diverses, romans, feuilletons, chronique théâtrale, tout y passait ! Je laisse à penser quel salmis hétéroclite, indigeste et dangereux pour un estomac aussi jeune !

Mais ce qui le passionnait au-dessus de tout, c'étaient les *illustrés* et surtout les aventures de voyages. Il restait en contemplation devant les enluminures : Navire pris dans les mers de glace ou battu par la tempête : explorateur dévoré par les cannibales, etc.

Et tandis que la bonne vieille, heureuse de le voir si tranquille, le couvait des yeux en lui tricotant des chaussettes bien chaudes pour le prochain hiver, l'esprit de l'enfant s'envolait à tire-d'aile vers les pays inconnus.

Le résultat fut qu'au moment du tirage au sort, Denis, que son numéro classait dans le 17^e d'artillerie à La Fère, à la grande joie de sa mère grand, permuta avec un camarade moins favorisé et partit dans le 8^e d'infanterie de marine.

Mère Denis ne le pardonna jamais... oh ! pas à son petit-fils ! une grande mère pardonne toujours ! mais à ces maudits journaux.

...qui causaient tout le mal !

Et, malgré son appétit au gain, c'était avec une sourde colère qu'elle voyait sa caisse se remplir et son étalage se vider.

Entre l'ivrogne et son absinthe, le lecteur et son journal, elle ne faisait pas grande différence : l'un s'empoisonnait le corps, l'autre l'esprit !

— Tiens, ma bonne, une nouvelle qui nous concerne.

Et assujettissant ses lunettes, M. le Maire lut avec importance :